

Tonicité et atonicité de la personne en langue espagnole

José Antonio VICENTE LOZANO
Université de Rouen, ERIAC

L'ouvrage de Paul Garde, intitulé *L'accent* s'inscrit en quelque sorte dans le courant universaliste, suivant lequel toutes les langues pourraient se réduire à un certain nombre de catégories (dont l'accent), même si dans la pratique, chaque langue peut s'organiser différemment et arriver à produire des faits de langue, c'est-à-dire, des réalisations discursives, fortement différenciées en surface, suivant la terminologie standard chomskyenne (Garde, 1968, p. 8 et 10) :

Un mot sans accent ou un mot avec deux accents ne peuvent pas exister dans la langue [...]. La fonction de l'accent diffère de celle des traits distinctifs comme "nasalité", "sonorité", etc., parce qu'elle ne s'exerce pas sur le plan paradigmatique : l'accent n'est jamais en opposition avec l'absence d'accent en un point donné de l'énoncé.

Ces remarques seraient ainsi valables aussi bien pour les langues à accent dynamique ou libre (d'après la terminologie de Troubetzkoy) que pour les langues à accent fixe ; pour Garde, l'essentiel c'est d'affirmer l'universalité de l'accent, c'est-à-dire, de la fonction consistant à mettre en relief une ou plusieurs syllabes, qui contrastent avec d'autres syllabes de leur entourage. Il n'y aurait pas de langue sans accent et dans n'importe quelle langue l'accent ne jouerait qu'un rôle prosodique, qu'il soit distinctif ou non.

Cependant les différences systématiques entre les mécanismes de l'accentuation entre deux langues comme le français et l'espagnol ont toujours attiré l'attention des linguistes et des didacticiens, c'est ainsi que les remarques de Caro restent valables (1988, p. 1) :

Formées de règles complexes, la compréhension et l'application des mécanismes de l'accentuation est un des écueils essentiels de la grammaire espagnole.

La complexité de l'espagnol à ce niveau-là ne semblerait pas être appréciée à sa juste mesure en général, même par des phonologues hispanisants affirmant que « l'espagnol n'est pas particulièrement intéressant du point de vue de la description phonologique »¹ (Gil Fernández, 2000, p. 45).

Les paramètres phonétiques de l'accent : *alabo* vs. *alabó*

Du point de vue métalinguistique et épilinguistique on a pris l'habitude de considérer l'accent phonétique de l'espagnol comme un accent d'intensité, ce qui serait en accord avec la terminologie de Malmberg pour l'identifier comme accent « de mise en valeur » ou « d'insistance » (1974, p. 197-198), dans le même sens que la *Real Academia Española* (RAE) a préconisé une prétendue norme phonétique suivant laquelle « toute syllabe tonique est prononcée avec plus de force »², qui s'adapterait pourtant bien à l'idée que l'on se fait de cet accent qui, comme le dit justement Anabel Ribera (2004, p. 74) « est perçu à l'audition comme un changement d'intensité ».

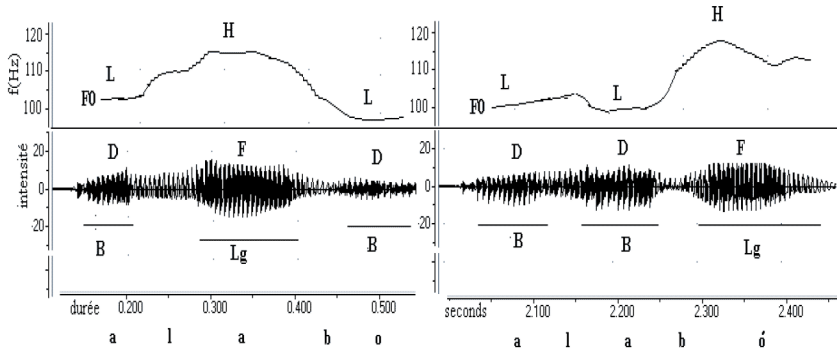
Bien évidemment la science phonétique ne peut pas en rester là et on a pu vérifier que, comme le soutenait déjà Navarro Tomás – cité par Martínez Celdrán (2003) –, dans l'accent espagnol le ton et l'intensité sont étroitement liés sur le plan lexical, dans la prononciation des mots isolés (1944, p. 21-22). Or avec les années, les recherches en phonétique ont permis d'insister sur le fait que l'intensité non seulement n'est pas le paramètre phonatoire et acoustique intervenant exclusivement dans l'émission/perception de l'accent, mais que, pour ce qui est de l'espagnol, il est même moins important que le ton ou la quantité vocalique.

Compte tenu du fait que l'espagnol est une langue V_s0 , nous avons ici déjà deux manifestations discursives de la personne en langue espagnole par le biais de la terminaison verbale tonique, comme dans le prétérit *alabó* et le présent *alabo*³ :

1. En l'occurrence, nous traduisons les citations espagnoles utilisées.

2. Voir le chapitre 1.5 « El acento de intensidad » dans l'*Esbozo* de l'Académie Espagnole (Real Academia, 1973, p. 64-84).

3. Figures tirées de Martínez Celdrán 2003.



C'est ainsi que l'on peut voir que l'accent au niveau du mot est lié à trois paramètres : le ton, l'intensité, mais aussi la durée, tandis qu'au sein de la phrase, d'après les recherches de Martínez Celdrán l'interaction prosodique fait que le ton d'un oxyton reste proportionnellement très élevé, tandis que le contraste tonal entre la syllabe tonique et la syllabe atone est à peine audible, frôlant le seuil de perception, dans un mot paroxyton comme *alabo* dans la suite phrastique *digamos alabo cada vez* (v. *ibidem*), sans oublier que les paroxytons sont statistiquement les mots les plus fréquents en langue espagnole. La distinction s'établit alors par le biais de la quantité mais non de l'intensité, qui n'est pas porteuse que de « l'appellation d'origine contrôlée » de l'accent espagnol !

Les avatars des voyelles par l'accent

D'où nous vient donc cet accent si complexe au niveau phonétique, mais dont l'existence est indispensable et irréfutable au niveau phonologique, puisqu'il est impossible de confondre à l'oral en espagnol *digamos alabo cada vez* et *digamos alabó cada vez*. Eh bien remontons au latin, langue dans laquelle on est passé, en latin vulgaire tardif, du système classique (à trois degrés d'ouverture) divisé par une corrélation de durée vocalique en deux séries de voyelles (cinq longues et cinq brèves), à un système sans durée vocalique (sur le plan phonologique) et avec un quatrième degré d'ouverture qui se fait encore sentir dans quelques langues romanes sur le plan phonétique et même sur le plan phonologique⁴. L'accent existant en latin classique ne jouait qu'un rôle culminatif dépendant en général du paramètre de

4. Comme dans la série de voyelles toniques du catalan contemporain (v. Martínez Celdrán sous-presse).

la durée syllabique de la pénultième dans les mots de plus de deux syllabes. Sa nature phonétique est objet de controverse, et il est décrit par les grammairiens latins comme étant fondé exclusivement sur la hauteur tonale. Des chercheurs contemporains comme Allen (1973, p. 51) et Lloyd (1993, p. 193) soutiennent que les règles d'accentuation latine sont tout simplement calquées du grec et que le peuple aurait toujours prononcé un accent semblable à ce que l'on entend aujourd'hui par accent d'intensité. La perte de la quantité vocalique comme trait pertinent a provoqué en latin vulgaire la phonologisation prosodique de l'accent qui est devenu indépendant et pertinent pour la distinction des mots. Dans le domaine de l'expression de la personne, pour ce qui est des pronoms sujet, le latin vulgaire va favoriser la plus grande stabilité des voyelles toniques et une certaine instabilité pour les voyelles atones, ce qui va conduire à des résultats divergents pour un même signifiant étymologique, suivant que le système en question privilégie la forme pronominale en position tonique du point de vue phonyntaxique ou la forme atone, c'est ainsi que dans le domaine de l'espagnol et du français *yo* et *je* proviennent du *ego* atone proclitique, tandis qu'en portugais *eu* a conservé l'accent lexical du mot isolé. L'accent phonologique a ainsi favorisé l'instauration d'un système fragile et instable concernant le timbre des voyelles atones, héritant de l'instabilité du timbre des voyelles latines suivant leur quantité vocalique vouée à la déphonologisation⁵. L'instabilité des voyelles atones est aussi caractéristique de l'anglais contemporain, langue dans laquelle à côté de l'opposition de mots suivant la place de l'accent (comme le verbe oxyton et le nom paroxyton, dans le cas de *record*), certaines unités lexicales acceptent phonyntaxiquement une prononciation tonique ou atone pouvant aussi correspondre à des timbres vocaliques bien différenciés. Les dictionnaires de prononciation sur CD-rom en témoignent : *you* est tonique et prononcé toujours [ju:] pour marquer l'emphase ou le contraste entre deux sujets ; dans la prononciation atone on peut trouver les réalisations [ju] et [jə], suivant l'entourage phonique ou le niveau de langue plus ou moins soigné⁶.

Bien que le système vocalique se soit simplifié qualitativement et quantitativement en espagnol médiéval – avec seulement cinq timbres au lieu des sept timbres du latin vulgaire tardif –, au Moyen Âge l'effet de l'accentuation sur la stabilité vocalique était comparable à ce qui a dû se passer en latin et à ce qui se passe en anglais aujourd'hui.

5. V. Sergius, cité par Menéndez Pidal, 1940, p. 43.

6. V. Learning company 1998 et Roach et *alii* 1997.

Même le *a*, la voyelle la plus stable pouvait disparaître en position atone, comme nous le montrent les célèbres vers du *Cid* : « fablemos nos da q̄ste q̄ en buē ora naçio » (vers 3710-3711). La perte des voyelles atones était fréquente aussi dans l'expression de la personne grammaticale par la voie pronominale, notamment pour le datif enclitique : *siemprel* (Alfonso X : p. 309), *agua nol pueden(t) vedar* (*Cid* : vers 555) traduit en espagnol contemporain par *no le pueden vedar el agua* (Lezama, 1979, p. 12). Cette perte des voyelles atones se retrouve aussi dans les formes contractées des démonstratifs *daquel(los)* (Alfonso X, 1270, p. 4 et 309) ou dans le morphème verbal dans le cas de *quier* (Ruiz, 1330, strophe 74). Des élisions tout à fait inhabituelles dans les manifestations discursives du système contemporain, même si la syncope est possible lorsque les deux voyelles contiguës sont de timbre identique, comme dans la prononciation [kóxellistín] pour *coge el listín*. Dans des cas équivalents l'orthographe médiévale *antel rey* (Díaz de Games, 1405, p. 244) ou *desta guisa* (Alfonso X, 1270, p. 4) est plus fidèle à la prononciation que l'orthographe contemporaine standardisée *ante el rey* ou *de esta guisa*.

Au niveau lexical les voyelles atones des substantifs et des adjectifs désignant des personnes pouvaient aussi avoir un timbre relativement instable, conduisant à des confusions gênantes au niveau diastématique en diachronie, comme les *jodios* (Ruiz, 1330, s. 1) *judíos* (version modernisée et standardisée dans la col. *Odres nuevos*), à cause de l'homophonie fortuite en espagnol des signifiants correspondants à *foutus* et à *juifs*. Bien entendu en synchronie le mot grossier se prononçait *fodido* ou en tout cas *hodi(d)o* (v. la malédiction *fodido sea* dans une inscription de 1334, suivant le dictionnaire médiéval de Martín Alonso).

Le tilde ou accent orthographique

Nebrija avait introduit à la fin du XV^e l'emploi de l'accent orthographique pour permettre de distinguer certains mots qui ne diffèrent que par la place de l'accent phonologique ; par exemple, dans le cas de *amó* Nebrija choisit d'accentuer le morphème tonique correspondant à la troisième personne du singulier du prétérit et de laisser sans accent le mot *amo* paroxyton, de l'indicatif présent.

La RAE se fera écho de cette valeur essentiellement diacritique de l'accent orthographique dans l'élaboration de normes concernant l'expression de la personne tonique dans le cas du pronom sujet *él* ou de l'interrogatif *quién*, face à des pseudo-homophones atones, sans

accent orthographique. À l'encontre des remarques de Garde en espagnol on retrouve bien des mots *sans accent* qui s'opposent paradigmatiquement à des mots toniques contenant des sons semblables.

Avec le temps, depuis la Renaissance l'espagnol s'est doté d'un système vocalique bien équilibré aussi bien en position tonique qu'en position atone. Après le système critique et instable du Moyen Âge, on verra s'instaurer en espagnol standard un système (à trois degrés d'ouverture) divisé par une corrélation de tonicité en deux séries de voyelles (cinq toniques et cinq atones). Notons cependant que les formes exprimant la personne grammaticale ont joué un rôle déterminant dans l'établissement de ce système. Il est évident que même si Nebrija introduit l'accent orthographique au XV^e siècle, son emploi n'était pas fixé de façon normative avant la naissance de la RAE, au XVIII^e; il est donc difficile de vérifier orthographiquement si les locuteurs accentuaient un mot comme *tu* lorsqu'il s'agissait du sujet, sauf par analogie avec la prononciation contemporaine, qui nous oblige à établir qu'à un moment donné dans l'histoire du castillan la voyelle de ce pronom ne pouvait être que tonique. Or nous lisons dans deux éditions différentes de l'*Avanturier Buscón* de Quevedo : « al fin llegamos a los tues⁷ », expression qui est inhabituelle de nos jours et qui doit correspondre au verbe *tutear*, comme le reflète la traduction française contemporaine du roman : « tant qu'à la fin nous ne nous parlions point fans nous toutoyer⁸ ». Ainsi les pronoms sujets, employés rarement, ont été topicalisés phonétiquement dans cette langue V_sO qu'est l'espagnol, dotés d'une tonicité paradigmatique dont les traces sont présentes aussi au niveau morphophonologique. C'est le cas du contraste entre le pluriel *tus*, correspondant au *tu* atone, admettant le morphe *-s* et le pluriel *túes*, correspondant au signifiant *tú*, avec une voyelle tonique en fin de mot, qui exige la pluralisation par l'ajout de *-es*.

7. *El Buscón* édition de Valence 1627, p. 75 ; *El Buscón* édition de Rouen 1629, p. 121.

8. *L'Avanturier Buscon* édition de Bruxelles 1699, p. 444.

La transmission de l'accent en diachronie diasystématique

Dans le domaine du castillan Menéndez Pidal a insisté sur la conservation de l'accent sur les mêmes syllabes qu'en latin (1940, p. 36) :

depuis les temps de Plaute, d'Horace, de Prudence, jusqu'à l'époque de Cervantès, et même jusqu'à nos jours, l'accent constitue l'âme du mot, assurant son identité substantielle, malgré les profonds changements subis par tous ses autres éléments.

Cette affirmation est sans doute fondée sur la phonologisation de l'accent au niveau prosodique depuis la fin du latin vulgaire, mais elle constitue aussi une simplification qui pourrait induire en erreur. Il ne s'agirait en effet que de la conservation de l'accent produit phonétiquement au même endroit dans la plupart des unités lexicales, mais qui jouait un rôle beaucoup moins important, tout en étant moins instable en latin classique qu'en castillan. En effet, certains mots qui pouvaient être toniques en latin classique sont devenus atones ; aussi, de nouveaux mots-outils, comme les articles, vont perdre l'accentuation de leurs étymons latins, et l'un d'entre eux fera partie des paires minimales qui permettent d'opposer en espagnol tonicité et atonicité : *el* vs. *él*. Nous avons déjà parlé des résultats atones du *ego* en préroman français ou en castillan, certainement lors d'une période critique qui a permis l'effacement total du *e* atone en position proclitique. Avec le temps, dans la restructuration des systèmes romans correspondants, ces formes devenues atones ont pu récupérer leur statut phonétique accentué, comme le montre la prononciation actuelle du *yo* espagnol ou l'expression archaïsante en français *je soussigné*. Encore que dans cette langue ces pronoms anciennement toniques aient retrouvé leur nature atone dès qu'ils ont été voués à jouer un rôle purement grammatical, comme marque indispensable de la personne verbale, toujours préposés au verbe, et pour ce qui est de *je* prononcé atone (c'est-à-dire sans voyelle) même lors de l'inversion, dans *que sais-je ?*, par exemple. En diachronie rien n'est écrit à l'avance et un système linguistique peut se métamorphoser complètement dans une succession d'états de langue qu'on peut pourtant rattacher au niveau diasystématique.

Depuis la fin du latin vulgaire l'oreille des romans d'Hispanie serait pourtant sensible à l'accentuation des mots, qui pouvait passer inaperçue en latin classique, ne jouant pas de rôle phonologique. C'est ainsi que, le Moyen Âge passé, Pedro de Alcalá exprime son besoin de

représenter l'accentuation des mots arabes, dans la transcription qu'il fait à l'attention des évangélistes (1505, f. 8) :

Et afin que chacun puisse connaître de façon approximative le son de chaque mot arabe et l'accent qui lui revient, j'ai mis sur chaque mot un signe comme ce à et qui est placé sur la syllabe qui porte l'accent.

Peu importe que le signe de Nebrija corresponde à l'accent aigu du français et que le symbole de Alcalá soit plutôt un accent circonflexe inversé, l'essentiel est que les deux grammairiens ont éprouvé le besoin d'explicitement l'accentuation des mots aux hispanophones de l'époque. Sans doute l'accentuation castillane était déjà en train de devenir phonématique et permettait ainsi la distinction de véritables paires minimales. L'oreille des hispanophones restait aussi sensible à l'accentuation prosodique même dans des langues dépourvues d'accent phonologique, comme ce devait être le cas de l'arabe grenadin transcrit par Alcalá ou du français du XIX^e siècle décrit par Vilar dans ces termes : « tous les mots sont oxytons, sauf si l'on considère comme des paroxytons les mots finis par un <e> muet » (1894, p. 12). Il est vrai que dans cette langue les latinismes les plus récents ont dû s'accommoder de l'actuelle prosodie française et déplacer l'accent vers la dernière syllabe prononcée, lorsque l'étymon en question n'était pas un oxyton. Mais en espagnol les déplacements accentuels sont beaucoup plus rares. Ainsi l'homographie de certains prénoms latins comme *César*, en espagnol et en français, cache des différences non seulement dans la prononciation des unités phonématiques mais aussi de la prosodie, pour ce mot qui était paroxyton en espagnol et en latin, et qui est devenu oxyton dans le système français contemporain.

Malgré cela les déplacements accentuels sont possibles en espagnol au niveau des emprunts, pour des raisons d'ordre divers. Prenons l'exemple de deux mots désignant un ensemble abstrait de personnes : l'élite et le cartel de délinquants. L'homographie est complète dans les deux cas, mais la prosodie est divergente. Pour le premier mot, le gallicisme *élite*, on a confondu l'orthographe du *é* correspondant à la prononciation de [e], dit *e* fermé, avec le même symbole correspondant en espagnol au *é* accentué du mot proparoxyton. Dans le cas de *cartel* la prononciation oxytone est normative en français et en espagnol d'Amérique Latine, tandis qu'en Espagne on préfère l'orthographe *cártel* correspondant à une prononciation paroxytone tout à fait inattendue compte tenu de la prononciation oxytone de l'étymon allemand *kartell*. On serait tenté de mettre en rapport la

prononciation paroxytone castillane avec l'ancienne prononciation du mot *cartel* en anglais, attestée dans certaines acceptions, même si elle n'est pas normative aujourd'hui. Toutefois *kartell* a son origine dans un emprunt italien *cartello*, bien que ce soit à partir de l'allemand que s'est répandu le sens d'un « ensemble de personnes » lié à *kartell*. C'est aussi une divergence prosodique que l'on observe dans les résultats espagnols du gallicisme *chauffeur*, suivant que la prononciation adoptée procède directement du français – ce qui semble être le cas de *chofer*, en Amérique Latine – ou du paroxyton prononcé à l'anglaise – d'où *chófer*, en Espagne.

Un exemple d'emprunt intéressant est fourni par l'interjection onomatopéique *ajo*, prononcée par le passé *ajó*, et qui a sans doute pour origine l'étymon arabe correspondant au signifié de *frère*, prononcé oxyton et avec une voyelle vélaire perçue comme un *o*, même si la distinction entre /o/ et /u/ n'est pas pertinente en arabe : [axó]. C'est donc quelque chose de semblable à la prononciation de *ajó*⁹, suivant l'orthographe contemporaine, qui est transcrit par Pedro de Alcalá dans son répertoire lexical de l'arabe grenadin du début du XVI^e siècle (1515, f. 241). C'était la prononciation de l'onomatopée appliquée aux arreuhs des enfants hispanophones recueillie par le dictionnaire usuel de l'Académie en 1884, bien que la forme *ajo* apparaisse déjà dans le même dictionnaire¹⁰, et c'est encore la prononciation *ajó* qui apparaît sur l'adresse internet d'un site argentin consacré aux accessoires pour bébés : www.ajoajo.com¹¹. Pourtant, en Espagne, on trouve aujourd'hui plutôt la prononciation paroxytone : *ajo*, que les locuteurs assimilent facilement au signifié correspondant à *ail* en français. Puisque l'arabe ne faisait plus partie du lot linguistique des habitants de l'Espagne, ils ne pouvaient plus identifier *ajó* et *hermano* ; la remotivation d'un signe dépourvu de

9. Avec un *o* surmonté d'un accent circonflexe inversé et un *k* surmonté de trois points. Le son correspondant à ce dernier signe va coïncider avec la future prononciation vélaire du *j* espagnol, sans doute liée au superstrat arabe. V. la description phonétique donnée par Pedro de Alcalá (1506, f. 45).

10. Covarrubias écrit l'expression *axo niño* (1611, p. 107) employée d'après lui par les mamans et les nounous pour apprendre à parler aux enfants, imitant un son guttural « qui est le premier perçu par l'enfant », auquel Covarrubias attribue une origine grecque : « *αχωαχο* », dans le sens du français *son*. La forme oxytone *άχώ* était en effet la variante dorienne de *ήχώ*, « bruit » en grec ancien. Notons que le *x* devait déjà servir sporadiquement à représenter un son vélaire et non seulement le son chuintant qui était celui de la prononciation de Quixote, devenu *Quichotte* en français.

11. Voici l'invitation que l'on nous fait sur la page d'introduction du site : « Ajó-ajó, hacé clic y descubrí todo lo que tenemos para vos ».

sens depuis longtemps a sans doute contribué au changement de l'accentuation et à l'instauration de suites phrastiques figées comme *ajo*, *ajito*, *ajo* pour encourager ou imiter un bébé. Aussi l'emploi affectif du suffixe tonique diminutif dans cette unité lexicale a pu contribuer à la consolidation de l'accentuation paroxytone, facilitant davantage la remotivation significative.

Le clash syllabique dans l'expression de la personne

En 1876 un ami de Caro et de Cuervo fait part de son sentiment linguistique quant à la prononciation et à la valeur phonologique des deux voyelles du mot *papá*, représentant aussi la personne sur le plan lexical (Uricoechea 1872, p. 12) :

Essayez de prononcer paa-paaa-paa, aussi longtemps que vous le voudrez sans accentuer aucune syllabe, et vous verrez s'il est possible de percevoir le *á* de *papá*. [...]. Les deux *a* de *papá* se ressemblent, alors faisons-leur des signes qui se ressemblent aussi. Et parce qu'ils se ressemblent sommes-nous obligés d'en faire un portrait identique, heureux le peintre qui ferait de la sorte, mais en orthographe tout est permis. S'agit-il de sons différents ? Est-ce que ce sont des sons fondamentaux pour le mot ? Il s'agit alors de lettres, des lettres différentes suivant l'acception la plus authentique de ce mot.

Si nous acceptons la distinction phonématique entre deux séries de voyelles, l'une tonique et l'autre atone, dans certaines circonstances l'opposition de tonicité s'annulerait, produisant un archiphonème que l'on peut trouver par exemple lorsque, au niveau prosodique, on doit éviter la confrontation de trois syllabes toniques enchaînées dans le discours : pensons à la prononciation usuelle du titre du film *Sé quién eres*, suivant laquelle le pronom interrogatif apparaît sans accent entre les deux autres mots toniques. Cette solution prosodique est commune à plusieurs langues comme l'anglais, le suédois et l'espagnol (Almeida et San Juan 2001, p. 163) : « Dans une série de syllabes fortes FFF, ce qui est normal est l'affaiblissement de la syllabe intermédiaire (FFF FDF¹²) ».

Toutefois, il semblerait que l'espagnol constitue une exception entre les langues à accent libre, de sorte que le principe d'alternance n'est suivi que très rarement, c'est-à-dire seulement lorsqu'il est fortement conditionné au niveau prosodique (pour éviter cette

11. FDF : *Fuerte Débil Fuerte*, « forte, faible, forte ».

séquence de trois syllabes accentuées) ou dans des cas isolés au niveau diatopique ou idiolectal. Ce qui ne peut que nous conforter dans la considération d'un système vocalique stabilisé par la corrélation de tonicité valable pour l'espagnol face à ce qui se passerait dans d'autres langues qui ne compteraient que sur un accent distinctif au niveau prosodique. Ce qui nous permet aussi de fournir des éléments de réponse aux questions de Almeida et San Juan (2001, p. 165) :

Compte tenu des données qui ont été recueillies, on peut constater que, au moins dans les structures syntaxiques analysées, la rétraction de l'accent tonique ne constitue pas un moyen prosodique dont se serviraient les locuteurs du dialecte étudié. Ces locuteurs ont tendance à conserver l'accent lexical dans le discours (même à le renforcer, comme il arrive lorsque la deuxième syllabe tonique offre la plus grande durée dans les structures FF). Par ailleurs, ils vont rejeter les changements du type [- fort] → [+ fort] dans les syllabes atones.

Le comportement divergent de l'espagnol reste à éclaircir par rapport à d'autres langues qui, elles, se servent de la rétraction accentuelle.

BIBLIOGRAPHIE

- ALCALÁ, Pedro de, 1506, *Arte para ligeramente saber la lengua arábigo*, Juan de Varela de Salamanca, Granada.
- ALCALÁ, Pedro de, 1505, *Vocabulista aravigo en letra castellana*, Juan de Varela de Salamanca, Granada.
- ALFONSO X EL SABIO, 1270, *Primera Crónica General de España*, tome 1, éd. de 1955, Menéndez Pidal, Madrid, Gredos.
- ALMEIDA, M. - SAN JUAN, E. 2001, « Clash silábico y desplazamiento acentual en el español canario », *Estudios de Fonética Experimental XI*, p. 159-172.
- ALLEN, W. Sidney, 1973, *Accent and rhythm. Prosodic features of Latin and Greek: A study in theory and reconstruction*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CARO, O. 1988, *L'accentuation*, Aix-en-Provence, Martorana.
- COVARRUBIAS, Sebastián : *Tesoro de la lengua Castellana o Española*, Madrid, Luis Sánchez, 1611 ; sur CD-Rom, Fundación Tavera : *Historia de la lexicografía española peninsular 2*, Madrid. Digibis, 2000.
- GARDE, Paul 1968 *L'accent*, Paris, PUF.

- GIL FERNÁNDEZ, Juana, 2000, « Un cuarto de siglo de fonología española », dans Gil Fernández (éd.), *Panorama de la fonología española actual*, p. 19-100.
- LEARNING COMPANY, 1998, *Oxford Talking Dictionary*, Mindscape.
- LEZAMA Y URRUTIA, Yosú de, 1979, *Historia de la lengua española*, Bogotá, Universidad Santo Tomás.
- LLOYD, Paul M. 1993, *Del latín al español. I. Fonología y morfología históricas de la lengua española*, Madrid, Gredos.
- MALMBERG, Bertil, 1974, *Manuel de phonétique générale*, Paris, Picard.
- MARTINEZ CELDRAN, Eugenio, 2003, « Ton et accent dans la phrase: correspondances entre pics de F0 et syllabes fortes », communication prononcée à *Into 01 (Intonation, Notation et Transcription de l'Oral) : les logiciels d'intonation*, colloque 22-24 mai 2003, Université de Rouen. www.into01.org.
- MARTINEZ CELDRAN, Eugenio (sous-presse) « Comunicación, inmigración y transculturalidad », in Daniel Vives éd., *Cultures urbaines et faits transculturels*, Rouen, PURH.
- MENÉNDEZ PIDAL, Ramón, 1940, *Manual de gramática histórica española*, Madrid, Espasa-Calpe.
- NAVARRO TOMÁS, Tomás, 1965, *Manual de pronunciación española*, Madrid, C.S.I.C. (12^e édition).
- NEBRIJA, Antonio de, 1492, *Gramática de la lengua castellana*, éd. de Antonio Quilis, 1980, Madrid, Editora Nacional.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, 1973, *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*. Madrid : Espasa-Calpe.
- RIBERA RUIZ DE VERGARA, Ana Isabel, 2004 *Proposition d'une méthodologie d'enseignement de la langue orale espagnole pour des enseignants francophones*, Université de Rouen.
- ROACH, Peter, HARTMAN, James, SETTER, Jane, 1997, *Cambridge English Pronouncing Dictionary*, Cambridge University Press.
- RUIZ, Juan, 1330, *Libro de Buen Amor*, éd. de 1992, Madrid, Cátedra) et éd. de 1974, col. *Odres nuevos*, Madrid, Castalia.
- TROUBETZKOY, Nicolai Sergeevich, 1938, *Principes de phonologie*, Paris, Klincksieck, Coll. Tradition de l'Humanisme, VII, édition de 1986 (1^{re} éd. en allemand : *Grundzüge der Phonologie*, Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht).
- URICOECHA, Ezequiel, 1872, *El alfabeto fonético de la lengua castellana*, Madrid, Librería de Cuesta.
- VILAR Y GARCÍA, Casto, 1894, *Elementos de fonética y lexicología seguidos del vocabulario franco-español y español-francés*, Sevilla, Carlos de Torres y Daza.